

## Le grand paradoxe de la famine temporelle

Mario Ionuț Maroșan

Ma mission est de tuer le temps et la sienne de me tuer à son tour. On est tout à fait à l'aise entre assassins.

Emil Cioran, *Écartèlement*

Où est passé le temps? En voilà une drôle de question! Pourtant, il me semble que, derrière cette curieuse énigme, se cache un malaise du monde moderne passablement moins drôle, voire assez déroutant: la famine temporelle. J'entends par là, d'une manière tout à fait pratique, le manque ressenti au sein des sociétés modernes (particulièrement en Occident, mais aussi de plus en plus ailleurs dans le monde) de ce que l'on considère comme un «bien» nécessaire et fondamental, le temps.

De quoi s'agit-il? Concrètement, les acteurs sociaux ressentent une double force qui s'exerce féroce­ment sur eux: d'un côté, ils manquent de temps, et de l'autre côté, ils l'épuisent<sup>1</sup>. C'est comme si le temps venait à se consumer par les deux bouts. Force est de constater dans ces conditions l'émergence et l'activation d'un lexique de la pénurie, c'est-à-dire que le temps semble prendre la forme dans notre inconscient collectif d'une matière première consommable au même titre que le pétrole, le gaz ou encore l'uranium, ce qui le rendrait finalement de plus en plus rare, cher et particulièrement précieux.

Or, un tel glissement sémantique n'est pas sans conséquences. La principale — celle dont paraissent par la suite découler toutes les autres — a pour nature le fait d'alimenter les quiproquos et les

---

<sup>1</sup> Cette tendance a été identifiée par Walter Benjamin déjà au début du siècle dernier: «En allemand, [Benjamin] pouvait distinguer entre les *Erlebnissen* (c'est-à-dire les épisodes d'expérience) et les *Erfahrungen* (les expériences qui laissent une trace, qui sont connectées, ou sont en relation pertinente, avec notre identité et notre histoire; les expériences qui atteignent ou transforment ceux que nous sommes). Et il faisait la suggestion que nous pourrions bien approcher d'une ère qui serait riche en *Erlebnissen* mais pauvre en *Erfahrungen*. On peut aisément distinguer les deux catégories en fouillant dans sa mémoire. Comme le dit Benjamin, nous avons besoin de «souvenirs» [directement traduit du mot anglais *souvenirs*, qui désigne expressément les *objets* de souvenirs, le plus souvent liés au tourisme. Dans ce passage, ce sont ces objets que désigne le mot «souvenirs»], de traces mémorielles extérieures, pour nous rappeler les épisodes simples d'expérience, alors que nous ne pourrions jamais oublier les vraies expériences au sens d'*Erfahrungen*. Benjamin suggère donc qu'il n'est pas accidentel que le touriste moderne soit attiré par les souvenirs». Hartmut Rosa, *Aliénation et accélération. Vers une théorie critique de la modernité tardive*, Paris, La Découverte, 2014, p. 131.

incompréhensions. Autrement dit, on ne sait plus de quoi on parle. Par exemple, il semble aujourd'hui y avoir un décalage de plus en plus considérable entre ceux qui orientent leur vie en se rapportant dogmatiquement au dicton populaire qui exprime la quintessence du capitalisme, selon lequel «le temps, c'est de l'argent», et ceux qui souhaitent vivre le temps différemment. Cette rupture en ce qui concerne l'expérience de la temporalité dans l'espace intra-sociétal semble aussi se déployer à une échelle bien plus importante, c'est-à-dire celle inter-sociétale, là où il y a une diversité des manières de vivre le temps (je pense ici aux contrastes entre les sociétés autochtones et modernes, et aussi entre les individus selon qu'ils vivent dans l'hémisphère Nord ou l'hémisphère Sud, entre autres)<sup>2</sup>. Dans ce contexte de pluralisme avéré, le besoin de clarification sémantique est essentiel.

## **L'accélération du temps**

La réflexion critique du sociologue Hartmut Rosa, élève du philosophe Axel Honneth et membre de l'école de Francfort, peut constituer un puissant point de départ pour ce qui est de cette expérience de la temporalité dans la modernité, tant subjective qu'objective:

*L'accélération du rythme de la vie (sociale) [...] peut être définie comme l'augmentation du nombre d'épisodes d'action ou d'expérience par unité de temps, c'est-à-dire qu'elle est la conséquence du désir ou du besoin ressenti de faire plus de choses en moins de temps. [...] Mais comment pouvons-nous mesurer le rythme de vie?*

[...] Du point de vue «subjectif», une *accélération* de la vitesse de la vie (qui s'oppose à la vitesse de la vie elle-même) a de grandes chances d'avoir les effets observés dans la perception du temps des individus: elle incitera les gens à considérer le temps comme une denrée rare, à se sentir pressés et soumis à la pression du temps et au stress. De manière générale, les gens auront l'impression que le temps passe plus vite qu'avant et ils se plaindront que «tout» va trop vite; ils craindront de ne pas être capables de suivre le rythme de la vie sociale.

[...] Du point de vue «objectif», une accélération de la «vitesse de la vie» peut être mesurée de deux façons. Premièrement, elle doit permettre une compression mesurable du temps passé sur des épisodes ou «unités» d'action définissables tels que manger, dormir, faire une promenade, jouer, parler à un membre de la famille, etc., puisque «accélération» implique que nous faisons *plus* de choses en *moins* de temps. [...] [Par] exemple, il apparaît que nous avons clairement tendance à

---

<sup>2</sup> De plus, tel que suggéré par Philippe Dambly, il faut aussi penser aux cohortes de jeunes dans les pays où les emplois sont rares, aux femmes, enfants et hommes touchés par la famine, car ces derniers doivent trouver le temps très long. Le temps doit aussi s'écouler de manière péniblement lente pour ceux qui se trouvent en prison et qui sont manifestement les grands oubliés de la société.

manger plus vite, à dormir moins et à communiquer moins avec les membres de notre famille que ne le faisaient nos ancêtres. Néanmoins, il faut se montrer très prudent avec de tels résultats, premièrement parce que les données, pour les études longitudinales de l'utilisation du temps, sont extrêmement limitées; deuxièmement parce qu'on trouve toujours des contre-exemples (par exemple le temps passé par les pères auprès de leurs enfants, au moins dans certaines parties des sociétés occidentales, est en claire augmentation) sans être capable de déterminer de façon adéquate la signification de ces résultats; troisièmement enfin parce que les causes qui *créent* les accélérations mesurées sont souvent peu claires (par exemple, le fait que les gens dorment en moyenne moins aujourd'hui que les générations précédentes peut simplement être attribué au fait qu'ils vivent plus longtemps et ne travaillent pas aussi durement sur le plan physique). La seconde manière d'explorer «objectivement» l'accélération du rythme de vie consiste à mesurer la tendance sociale à «compresser» les actions et les expériences, c'est-à-dire à faire et à vivre davantage dans une période de temps donnée en réduisant les pauses et les intervalles et/ou en faisant plus de choses simultanément, par exemple cuisiner, regarder la télévision et téléphoner en même temps<sup>3</sup>.

Il est d'ores et déjà évident que l'expérience de la temporalité n'est pas un phénomène homogène: elle s'inscrit plutôt dans une pluralité de sensations en ce qui concerne la manière donc nous percevons le temps qui s'écoule.

### **Une dynamique paradoxale**

Somme toute, l'augmentation du nombre d'épisodes d'action (ou d'expérience) par unité de temps semble mettre en lumière une accélération du rythme de nos vies mesurable à la fois de manière subjective et de manière objective, d'où d'intérêt selon moi d'une analyse faisant correspondre les deux. Pourquoi? Parce que trop souvent les études sur le temps semblent balayer du revers de la main le point de vue subjectif — jugé, à tort, comme n'étant pas assez fiable — au profit d'un objectivisme absolu.

Mais revenons au grand paradoxe de la famine temporelle.

J'aimerais à cet égard prendre appui sur un discours qui a la particularité d'être aisément admis. Pourquoi? Parce qu'il est très répandu (on l'a d'ailleurs tous entendu), celui qui le transmet le considère donc souvent comme évidemment démontrée, comme s'il relevait d'une quasi-évidence et il est, en plus, agréable à admettre en raison du fait qu'il répond (assez simplement) à une question gênante, voire très complexe. Ce discours tend à voir dans les outils informatiques et particulièrement dans l'intelligence artificielle (IA) un moyen de faire gagner du temps et donc de combattre cette famine temporelle caractéristique de la condition de la femme et de l'homme modernes.

---

<sup>3</sup> Hartmut Rosa, *Aliénation et accélération*, *op. cit.*, p. 25-28.

Il est bon d'évoquer ici le commentaire formulé par un des pères du développement de l'IA aujourd'hui, lauréat du prix Alan Turing, l'équivalent du Nobel en informatique, en réponse à mon article «Le devenir robot de l'humain<sup>4</sup>»: «Je ne pense pas que les progrès en IA vont pousser les humains à se robotiser. Au contraire, je pense qu'en libérant l'humain des tâches les plus ingrates effectuées par des machines, ça lui permet de se concentrer sur ce qui est plus humain.<sup>5</sup>»

En un sens, l'interprétation que j'avance et celle que met en avant ce discours sur les machines convergent. Mais pas jusqu'au bout. Un peu comme l'auteur de cette remarque, je suis d'avis que le développement de l'IA peut — *potentiellement* selon moi, *assurément* selon lui — libérer l'humain des tâches les plus ingrates. Je pense aussi que cette dynamique de libération est à l'œuvre depuis les premiers outils techniques de l'humanité. En libérant l'humain des tâches les plus ingrates, la machine ouvre grandes les portes à une ère où l'humain peut se concentrer sur ce qui est plus important, c'est-à-dire sur les choses les plus humaines. Le temps gagné grâce aux machines qui réalisent les travaux les plus pénibles va pouvoir être consacré aux activités plus humaines. À titre d'exemple, si avant l'introduction d'assistants personnels dotés d'IA on passait environ six heures par jour à effectuer des tâches pénibles d'organisation et que seules trois heures pouvaient être consacrées à des tâches plus humaines, après l'introduction d'assistants personnels dotés d'IA, selon ce discours, on passe uniquement trois heures par jour à effectuer des tâches pénibles et six heures peuvent être consacrées à des tâches plus humaines.

Malheureusement, si ce raisonnement abstrait semble parfaitement tenable, dans la pratique, on observe une dynamique complètement différente et assez paradoxale.

En effet, alors que le développement de l'IA devrait logiquement s'accompagner d'une augmentation du temps libre, puisque l'accélération technique signifie que moins de temps est nécessaire à l'accomplissement d'une tâche quelconque, on note que, malgré le développement de nos outils techniques, nous manquons toujours de plus en plus de temps. Quelle est la raison paradoxale de ce manque de temps? Pourquoi le temps se dérobe-t-il dans un contexte de progrès scientifique? C'est, selon moi, parce que les taux de croissance de nos activités dépassent les taux d'accélération de la réalisation de celles-ci et cela a pour conséquence que le temps devient de plus en plus rare, malgré l'accélération technique et le développement fulgurant de l'IA. Autrement dit, nous avons toujours de plus en plus de choses à faire.

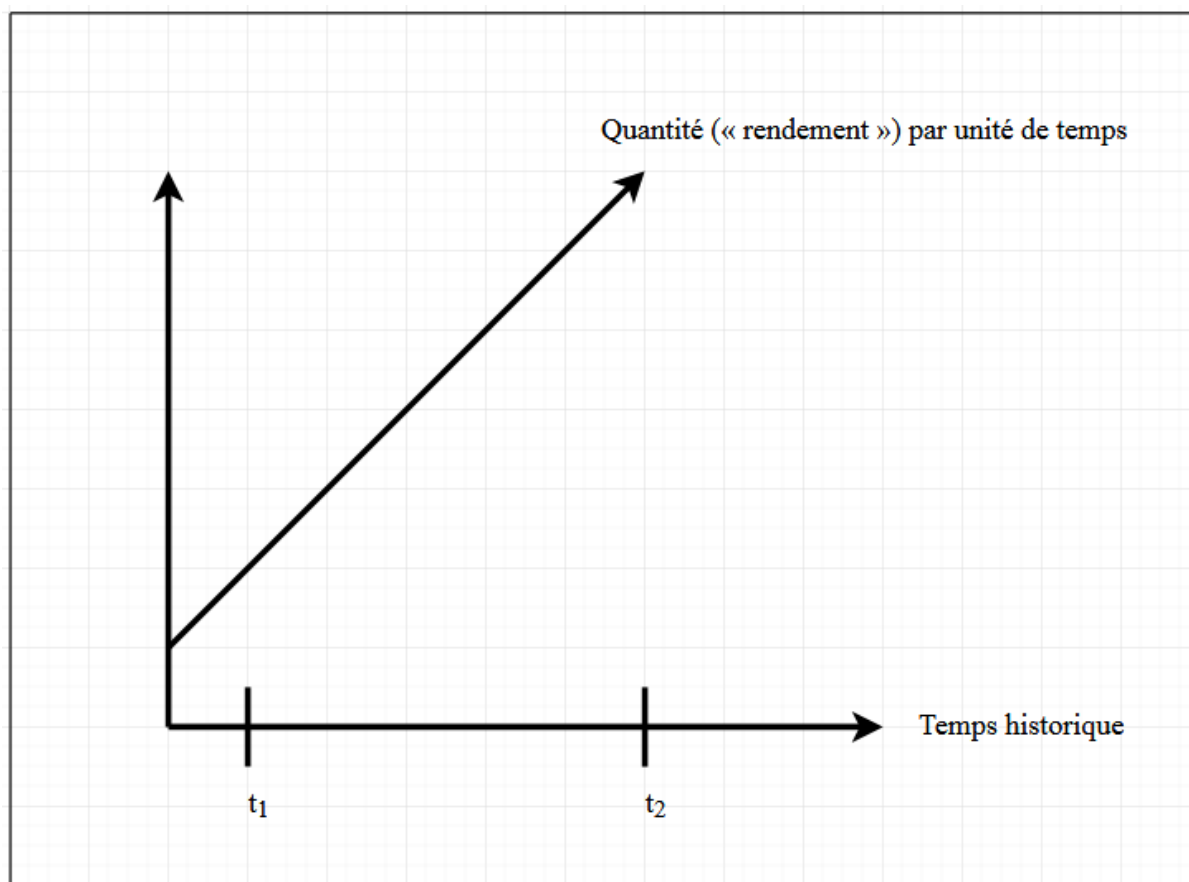
---

<sup>4</sup> Voir Mario Ionuț Maroșan, «Le devenir robot de l'humain», *Argument*, vol. 21, n°2, printemps-été 2019, 142-148.

<sup>5</sup> Dans les circonstances de notre réflexion philosophique, le discours est plus révélateur que l'identité de celui qui le porte. À titre d'information, le commentaire cité est issu de notre correspondance privée.

Par exemple et pour reprendre le cas de l'introduction d'assistants personnels dotés d'IA, il me semble que, dans un cadre professionnel, les trois heures gagnées ne seront pas utilisées pour des activités plus humaines, mais au contraire pour davantage de tâches pénibles (nous allons lire et répondre à des dizaines de courriers électroniques, sans oublier toutes les autres tâches connexes que notre patron peut nous demander d'effectuer, ou encore les nombreux papiers administratifs à remplir).

C'est pourquoi l'accélération technique peut être définie selon Rosa comme «l'accroissement du "rendement" par unité de temps, c'est-à-dire du nombre de kilomètres parcourus par heure, ou du nombre d'octets de données transférés par minute, ou du nombre de voitures produites par jour<sup>6</sup>».

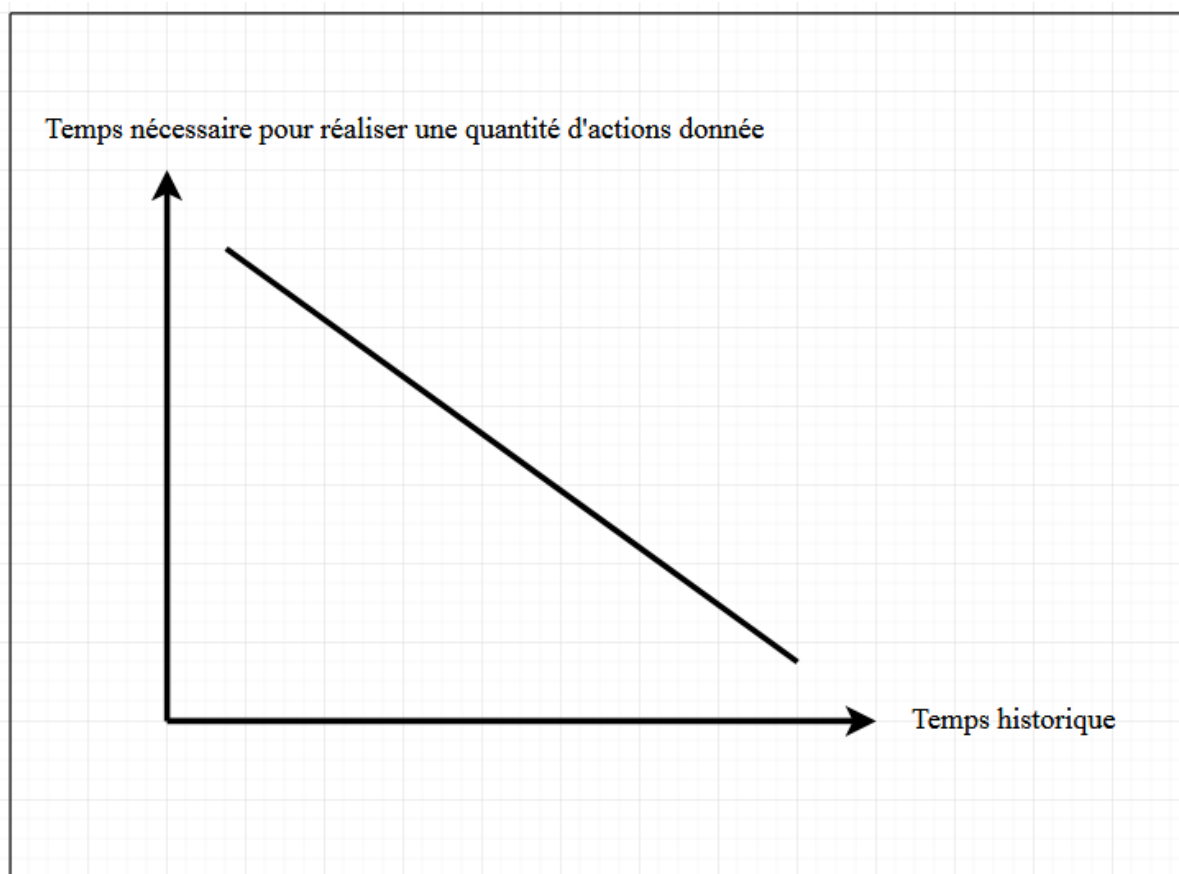


**Figure 1** L'accélération technique en tant qu'accroissement de la quantité par unité de temps. ( $t_1$  et  $t_2$  peuvent désigner par exemple les années 1800 et 1960 en ce qui concerne la vitesse des transports en kilomètre par heure, ou 1960 et 2000 en ce qui concerne la vitesse opérationnelle des ordinateurs, etc.)<sup>7</sup>

<sup>6</sup> Hartmut Rosa, *Aliénation et accélération*, op. cit., p. 28.

<sup>7</sup> *Ibid.*

Autrement dit, l'accélération technique suppose et entraîne comme conséquence la réduction du temps nécessaire pour réaliser une action donnée ou une tâche quelconque, mais le gain de temps réel est évidemment conditionnel au fait que la quantité de tâches et d'actions reste inchangée<sup>8</sup>. Il convient ici de mettre l'accent sur cette condition essentielle.



**Figure 2** Ressources en temps nécessaires pour la réalisation d'une certaine quantité d'actions (par exemple parcourir dix kilomètres, reproduire un livre ou répondre à dix *emails*) à l'âge de l'accélération technique<sup>9</sup>

En vertu d'une accélération technique qui réduit à l'évidence les ressources en temps nécessaires pour la réalisation d'une certaine quantité d'actions, le temps libre devrait en toute logique devenir de plus en plus abondant. Dès lors, qui dit plus de temps libre, dit aussi diminution de la famine temporelle, voire pas de famine du tout. Or, force est de constater que, *paradoxalement*, le temps n'est pas plus abondant aujourd'hui, et ce, malgré tout ce que je viens d'affirmer. C'est le paradoxe de la famine temporelle.

---

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>9</sup> *Ibid.*

## L'«hamstérisation» de la vie

Comment pouvons-nous concrètement expliquer ce paradoxe selon lequel, d'un côté, nous manquons de temps alors que, de l'autre, nous en gagnons toujours davantage grâce aux avancées techniques? Mais où est donc passé le temps?

Tournons-nous encore une fois vers Rosa, qui me semble mettre le doigt sur un début de réponse assez intéressant:

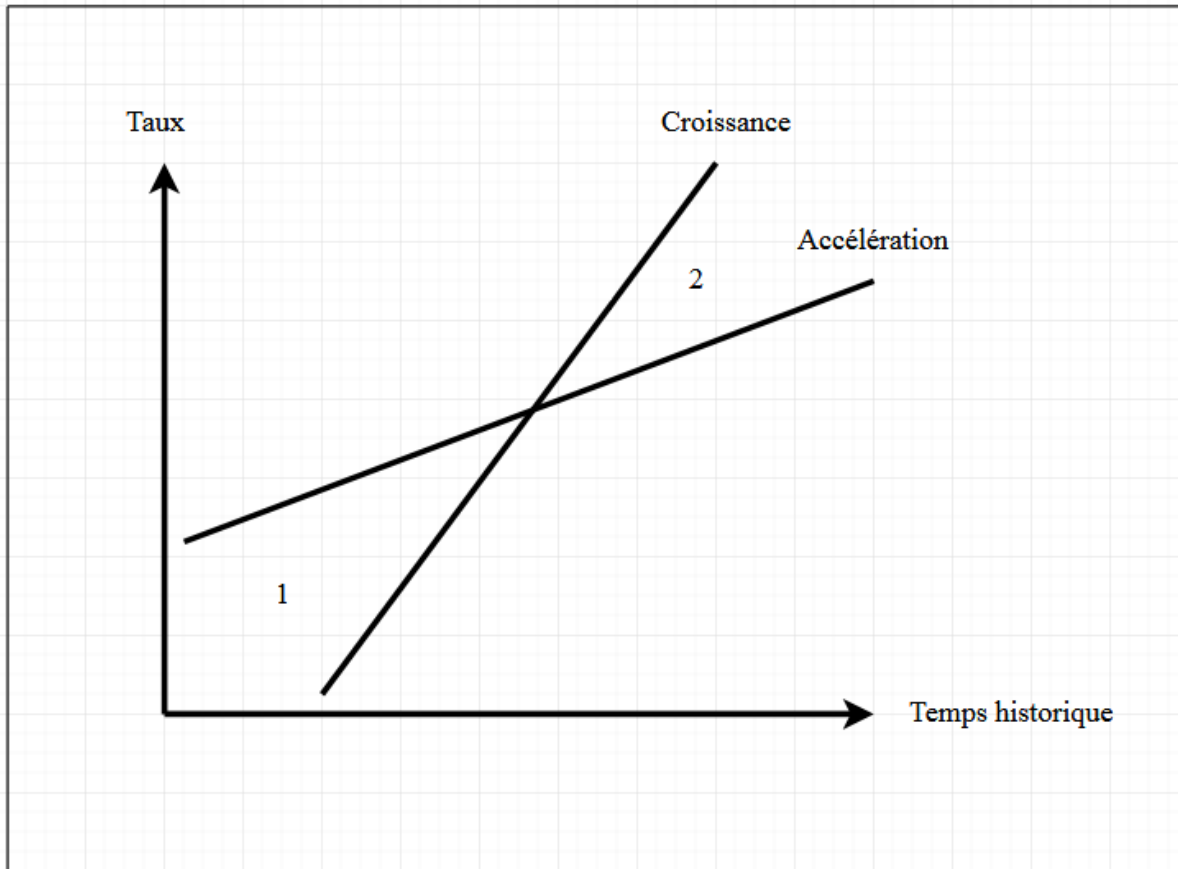
[On peut] commencer à entrevoir une réponse si nous considérons les conditions requises pour atteindre l'abondance de temps ou la décélération: [notons qu'avec l'accélération technique] les ressources en temps nécessaires pour accomplir les tâches de notre vie quotidienne diminuent de façon significative tant que la *quantité de ces tâches demeure la même*. Mais est-ce qu'elle demeure vraiment la même?

Pensez simplement aux conséquences de l'introduction de la technologie du courrier électronique sur notre budget temps. Il est correct de supposer qu'écrire un email est deux fois plus rapide qu'écrire une lettre classique. Considérez ensuite qu'en 1990 vous écriviez et receviez en moyenne dix lettres par journée de travail, dont le traitement vous prenait deux heures. Avec l'introduction de la nouvelle technologie, nous n'avez plus besoin que d'une heure pour votre correspondance quotidienne, si le nombre de messages envoyés et reçus demeure le même. Vous avez donc gagné une heure de «temps libre» que vous pouvez utiliser pour autre chose. Est-ce que c'est ce qui s'est passé? Je parie que non. En fait, si le nombre de messages que vous lisez et envoyez a doublé, alors vous avez besoin de la même quantité de temps pour en finir avec votre correspondance quotidienne. Mais je soupçonne qu'aujourd'hui vous lisez et écrivez quarante, cinquante, ou même soixante-dix messages par jour. Vous avez donc besoin de beaucoup plus de temps pour tout ce qui touche à la communication que vous n'en aviez besoin avant que le Web ne soit inventé.

Il se trouve que la même chose s'est produite il y a un siècle avec l'introduction de la voiture, et plus tard avec l'invention de la machine à laver: bien sûr, nous aurions gagné d'importantes ressources de temps libre si nous avions parcouru les mêmes distances qu'auparavant et lavé notre linge à la même fréquence — mais ce n'est pas le cas. Nous parcourons aujourd'hui, en conduisant ou même en avion, des centaines de kilomètres, pour le travail ou pour le plaisir, alors qu'avant nous n'aurions sans doute couvert qu'un cercle de quelques kilomètres dans toute notre vie, et nous changeons maintenant de vêtements tous les jours, alors que nous n'en changions qu'une fois par mois (au moins) il y a un siècle<sup>10</sup>.

---

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 29-31. Notons ici que l'explication de Rosa est de nature philosophico-sociologique. Pour une



**Figure 3** Le «temps libre» (1) et la «famine temporelle» (2) sont les conséquences de la relation entre les deux (ou vitesses) de croissance et les taux d'accélération. La zone (1) symbolise un rythme de vie en décélération, la zone (2) un rythme de vie en accélération. Si les deux taux sont égaux (à l'intersection des droites), le rythme de vie demeure inchangé malgré l'accélération technique. Dans les «sociétés de l'accélération», les taux de croissance dépassent systématiquement les taux d'accélération (2)<sup>11</sup>

Le passage à une société d'accélération implique alors un processus d'*hamsterisation* du rythme de la vie, c'est-à-dire l'avènement d'une cadence aliénante (car ce que nous faisons nous semble de plus en plus étranger à qui nous pensons être) et esthétisante (du moment où nous accomplissons certaines tâches non pas pour un but précis, mais uniquement pour ne pas débarquer de la roue de hamster et ainsi perdre sa place dans le peloton; de plus, on en arrive à des situations où même les derniers îlots de

---

explication économique, voir Hans Martin Staffan Burenstam Linder, *The Harried Leisure Class*, New York, Columbia University Press, 1970.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 31.



décélération de notre société sont intégrés dans l'engrenage de l'accélération — par exemple, on ne va plus vraiment en vacances ou en retraite de yoga pour nous ressourcer, mais bien pour être plus efficace et rapide à notre retour au travail).

C'est pourquoi cette dernière figure présente un avantage non négligeable: elle permet de visualiser la manière donc accélération technique et taux de croissance quantitatifs entrent en contact. De plus, il convient de repérer une tendance à l'œuvre depuis déjà fort longtemps<sup>12</sup>. Autrement dit, une lecture attentive de l'évolution historique des inventions techniques fait remonter à la surface le fait que les taux de croissance surpassent plus souvent qu'autrement les taux d'accélération, ce qui a pour effet immédiat une compression — voire une contraction violente — du temps, et ce en dépit de l'accélération technique.

C'est précisément pour ces raisons que Rosa définit la société moderne comme «une société de l'accélération au sens où elle se caractérise par une augmentation du rythme de vie (ou un amoindrissement du temps) en dépit de taux d'accélération technique impressionnants<sup>13</sup>».

Alors où est passé le temps? Nulle part, faudrait-il sans doute répondre. L'impression que nous éprouvons en ce qui concerne le temps qui vient à «manquer» résulte, force est de constater, du fait que les taux de croissance dépassent aujourd'hui les taux d'accélération.

Autrement dit, ce n'est pas parce que les avancées techniques et les progrès en développement de l'IA nous aident à effectuer des tâches plus rapidement (comme le soutient l'argument mentionné plus haut) que *forcément* l'humain sera libéré des tâches les plus ingrates, ce qui lui permettrait au final de se concentrer sur ce qui est plus humain. Bien au contraire, il n'y a qu'à regarder autour de soi pour comprendre que la liste des tâches s'allonge toujours, et, qui plus est, à un rythme beaucoup trop rapide.

Finalement, il semble que nous ne disposons jamais d'assez de temps, alors même que nous en gagnons toujours plus. Voilà donc le grand paradoxe de la famine temporelle.

---

<sup>12</sup> Je ne m'aventurerai pas à fixer une date de commencement. C'est là un terrain glissant. Cependant, il est raisonnable d'avoir comme point de repère le passage d'une société en grande partie agraire et artisanale vers une société commerciale et industrielle.

<sup>13</sup> Hartmut Rosa, *Aliénation et accélération*, *op. cit.*, p. 32. Également, tel que suggéré par Patrice Chazerand, il faut prendre garde à la tentation permanente, sous prétexte de gagner du temps, de transférer le contenu de notre mémoire vers celui de mémoires-tampons informatisées. L'accès au stock d'information ainsi «outsourcé» sera peut-être plus rapide, mais sa nature risque de s'être altérée au cours du transfert.

«Anecdote pour saper la morale du travail» de Heinrich Böll illustre bien le problème du temps tel qu'il se pose à nous :

Dans une lointaine contrée rurale d'Europe du Sud, un pêcheur est assis face à une mer d'huile, et pêche avec une vieille canne artisanale. Un entrepreneur prospère, qui s'offre un congé en solitaire au bord de la mer, l'aperçoit au cours d'une promenade, l'observe un moment, secoue la tête et lui demande pourquoi il pêche à cet endroit. Là-bas, près des brisants, il pourrait prendre deux fois plus de poissons. Le pêcheur le regarde, étonné. «Pourquoi faire?», demande-t-il d'un air perplexe. Eh bien, il pourrait vendre les autres poissons au marché de la ville voisine, acheter avec le produit de sa vente une canne à pêche en fibre de verre toute neuve, et en plus des hameçons spéciaux extrêmement efficaces. Le produit quotidien de sa pêche en serait certainement doublé sans aucune peine. «Et alors?», demande le pêcheur toujours aussi perplexe. Et alors, répond l'homme d'affaires qui commence à perdre patience, il pourrait rapidement acheter un bateau, naviguer en haute mer, prendre dix fois plus de poissons, et devenir ainsi rapidement assez riche pour s'offrir un chalutier moderne. «Bien, dit le pêcheur, et qu'est-ce que je fais après?» Après, s'enthousiasme l'entrepreneur, il contrôlera la pêche sur toute la côte, et il pourra faire travailler pour lui toute une flotte de bateaux de pêche. «Ah, répond le pêcheur, et moi, qu'est-ce que je fais, s'ils travaillent pour moi?» Eh bien, il n'aura plus qu'à rester assis sur la plage toute la journée, à profiter du soleil et à pêcher. «Oui, dit le pêcheur, c'est justement ce que je suis en train de faire.» Instruit de la sorte, l'homme d'affaires s'éloigne pensivement. Lui qui jusque-là avait cru travailler pour pouvoir un jour cesser de le faire n'éprouve plus une once de pitié pour ce pêcheur pauvrement vêtu; un peu d'envie seulement<sup>14</sup>.

---

<sup>14</sup> La nouvelle en allemand intitulée «Anekdote zur Senkung der Arbeitsmoral» — qu'on peut traduire en français par «Anecdote pour saper la morale du travail» — se trouve dans Heinrich Böll, *Aufsätze, Kritiken, Reden*, Cologne, Koepenheuer & Witsch, 1967. Traduit de l'allemand par Solange et Georges Lalène, la version intégrale est citée dans Paul Désalmand, *La recherche du bonheur chez Montaigne, Pascal, Voltaire, Rousseau*, Paris, Bordas, 1988, p. 119-121 et la version résumée dans Hartmut Rosa, *Accélération. Une critique sociale du temps*, Paris, La Découverte, 2013, p. 8. Sur le thème du temps qui n'attend pas, voir la chanson inédite de Freddie Mercury, enregistrée en 1986 «Time Waits For No One».

Des remerciements très amicaux sont dus à Patrick Moreau, Patrice Chazerand et Philippe Dambly pour l'implication très constructive et pour les nombreux conseils en amont comme en aval de cette réflexion philosophique.

Pour citer cet article:

Mario Ionuț Maroșan, « Le grand paradoxe de la famine temporelle », *Argument*, vol. 22, no. 1, automne-hiver 2019-2020, pp. 121-130.